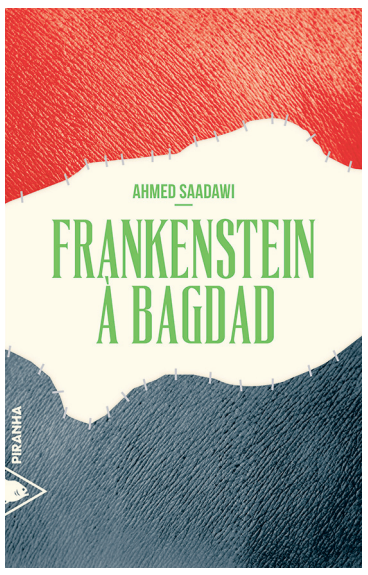
DU MONDE

Se relever d'entre les morts

Frankenstein à Bagdad d'Ahmed Saadawi

Traduit de l'arabe (Irak) par France Meyer, Piranha, Paris, 2016, 400 pages, 22,90 euros.



QUATRE-VINGT-TREIZE ANS après l'envol du *Voleur de Bagdad,* d'Achmed Abdullah (1881-1945), Ahmed Saadawi choisit d'insuffler de la magie dans sa ville pour en dire la vérité quotidienne. Ancien correspondant de la British Broadcasting Corporation (BBC) en arabe, journaliste de terrain entre 2006 et 2008, et aujourd'hui producteur de films documentaires, il a fait en 2013, avec *Frankenstein à Bagdad*, le pari de confier à la fiction le soin d'exprimer les violences subies par ses concitoyens. Salué par l'International Prize for Arabic Fiction 2014, le livre a été tragiquement rattrapé par les événements. Le 3 juillet dernier, un attentat a causé la mort de deux cents personnes dans la capitale irakienne. Les Bagdadis ont alors exprimé leur colère, le premier ministre Haïdar Al-Abadi réagissant en prenant des mesures qualifiées de sécuritaires, dont l'exécution de tous les condamnés à mort pour terrorisme encore incarcérés.

Les tueries à répétition qui frappent cet État sans tête viennent comme confirmer l'intuition qu'eut Ahmed Saadawi lorsqu'il imagina un être vengeur créé dans une ruelle du quartier de Batawin par un vieux brocanteur, à partir des restes des victimes déchiquetées par les bombes des kamikazes. Mais la créature, tout comme celle du Dr Frankenstein, va échapper à tout contrôle, car elle est conduite par un destin intraitable qui la pousse à venger les hommes dont les fragments la constituent. Elle exécute sans hésiter leurs assassins et les commanditaires des attentats, et devient ainsi l'incarnation de la justice pour une partie de la population, une source de terreur pour les assassins... et un mystère à éclaircir pour la brigade de surveillance et d'intervention, une branche de la police secrète dirigée par un militaire versé dans l'ésotérisme qu'appuie une équipe de gros bras et de mages barbichus. Celui qui devient vite une légende, « le Sans-Nom », constate que ses membres se décomposent dès lors que les êtres à qui ils appartenaient ont été vengés. Il lui faut donc trouver toujours plus de responsables pour ne pas disparaître...

Le récit d'Ahmed Saadawi ne sombre à aucun moment dans le gore ou le gothique frelaté. Avec beaucoup de finesse et de grâce, il conjugue le conte et la fable réaliste en peignant, tout autant que son « monstre », la vie d'une vieille femme inconsolable de la mort de son fils durant la guerre contre l'Iran, celle d'un vigile lecteur de Badr Chakir Al-Sayyab – le grand poète, membre du Parti communiste irakien, qui influença Mahmoud Darwich – ou encore d'un marchand immobilier bien placé pour profiter de la situation, d'un tenancier d'hôtel las, d'un jeune journaliste... et de beaucoup d'autres qui tentent de survivre dans les décombres, au milieu des luttes de clans et des tirs de kalachnikov. Cette vie bigarrée de Batawin rappelle beaucoup celle que décrivait si bien l'Égyptien Naguib Mahfouz, et parfois même évoque *La Maison de la mort certaine* (1945), d'Albert Cossery, où logent dans des conditions lamentables des pauvres qui n'osent pas se révolter contre le propriétaire... Ahmed Saadawi, avec cette fantasmagorie remarquable, sait étonnamment évoquer la souffrance du « corps » de la nation, tout en maintenant de la tendresse pour les ressources imprévues des vivants.

ÉRIC DUSSERT.

BIOGRAPHIES

STORIA DI UN COMUNISTA. – Toni Negri

Ponte alle Grazie, Milan, 2015, 607 pages, 18 euros.

Dans cette *« autobiographie philosophique »* unique en son genre, Toni Negri raconte sa jeunesse, ses premiers travaux et ses combats dans le mouvement pour l'autonomie ouvrière. Politisé au sein de la Jeunesse catholique italienne dans les années 1950, Negri va devenir communiste avant de découvrir Karl Marx. Passant assez vite *« de la laïcité radicale à l'athéisme vertueux »,* il adhère à l'opéraïsme de la revue *Quaderni Rossi* (Raniero Panzieri, Mario Tronti), avant de fonder, avec des comités d'usine radicalisés, l'organisation Potere Operaio (1969), qui s'oppose au Parti communiste italien et se définit comme « le parti de l'insurrection ». Il n'en poursuit pas moins une carrière universitaire brillante. Opposé à la dérive militariste de son parti, il crée en 1973 Autonomia Operaia, qui jouera un rôle important dans les grandes grèves et mobilisations de l'année 1977 – le Mai 68 italien. Curieusement, Antonio Gramsci est absent de son horizon intellectuel, jusqu'en 1978. Le volume se clôt sur l'arrestation, en 1979, du philosophe, accusé notamment d'être l'inspirateur de l'assassinat d'Aldo Moro.

MICHAEL LÖWY

JEAN GENET. Traces d'ombres et de lumières. – Patrick Schindler

Éditions libertaires, Saint-Georges-d'Oléron, 2016, 207 pages, 14 euros.

Ancien militant du Front homosexuel d'action révolutionnaire (FHAR) et de la Fédération anarchiste, Patrick Schindler expose la vie et l'œuvre de Jean Genet sous un éclairage politique. Il analyse plus brièvement sa méthode de création littéraire et sa poétique. Ouverte par le rappel de la vie du voleur, celle d'avant le succès littéraire – Genet volait surtout des draps et des livres de poésie –, cette biographie intellectuelle étudie ensuite l'œuvre romanesque, rédigée avant la *« claque psychanalytique »* infligée par Jean-Paul Sartre avec *Saint Genet, comédien et martyr* (Gallimard, 1952). Puis elle se tourne vers l'œuvre théâtrale qui va se centrer sur une question très sartrienne : *« Comment supporter l'enfer des autres ? »* La dernière partie retrace les engagements politiques : les Black Panthers, le Groupe d'information sur les prisons (GIP) et enfin la Palestine. Un appareil de notes, qui restitue le contexte politique et social, et deux textes majeurs de Genet (« Le condamné à mort » et « Quatre heures à Chatila ») complètent l'ouvrage.

CATHERINE DUFOUR

SOCIÉTÉ

AU NOM DE L'HUMANITÉ. L'audace mondiale. – Riccardo Petrella

Couleur livres, Bruxelles, 2015, 245 pages, 18 euros.

Le titre de cet ouvrage peut paraître démesuré par rapport aux possibilités de sa déclinaison concrète. Comme fondement de son manifeste, Riccardo Petrella propose de donner à l'humanité le statut de sujet juridique et politique, dont il dit qu'il *« exprime la conscience de l'appartenance des êtres humains à une même entité, la communauté humaine, et leur volonté de bien vivre ensemble avec aussi les autres espèces vivantes ».* Même si ceux qui pourraient adhérer à cette définition sont nombreux, l'ordre mondial actuel entraîne les habitants de la planète Terre dans un sens rigoureusement inverse. Face aux catastrophes annoncées, l'auteur propose de s'attaquer à leurs causes structurelles. Il énonce plusieurs batteries de mesures, s'appuyant sur un impressionnant appareil critique, et regroupées autour de trois *« audaces mondiales »* : déclarer illégale la pauvreté ; désarmer la guerre ; mettre fin à la finance actuelle. Petrella n'est pas seulement un lanceur d'alerte, c'est aussi un lanceur d'idées qui pourraient changer le monde.

BERNARD CASSEN

DROIT

JUGER. L'État pénal face à la sociologie. – Geoffroy de Lagasnerie

Fayard, Paris, 2016, 297 pages, 18 euros.

Voici un ovni dans le monde des livres consacrés à la justice pénale, tant il déconcerte au premier abord. Ayant assisté à plusieurs procès de cour d'assises, l'auteur analyse la domination d'État à travers le prisme de la justice criminelle. *« Un sujet de droit serait avant tout un sujet jugeable, emprisonnable, arrêtable, condamnable. »* Il conteste la notion de responsabilité individuelle et s'appuie sur les travaux du sociologue durkheimien Paul Fauconnet portant sur la notion de responsabilité collective dans le passage à l'acte. Il invite à dépasser la contradiction État pénal-État social et propose de faire jouer, d'un côté, *« une vision sociologique contre une vision individualisante »* et, de l'autre, *« une vision libertaire contre une vision socialisante ».* Il suggère de traiter le crime de manière civile, par le biais notamment de l'indemnisation ; ou, à tout le moins, de repenser *« une gestion des illégalismes qui s'émanciperait de la logique de la pénalité et de la répression ».* Bref, une justice issue d'un État qui *« ne fonctionnerait plus à la souveraineté »*, cet exercice d'un pouvoir historiquement situé, produisant des effets d'assujettissement.

GILLES SAINATI

SCIENCES

TECHNIQUE ET CIVILISATION. – Lewis Mumford

Parenthèses, Marseille, 2016, 480 pages, 19 euros.

La critique de la technoscience et de l'artificialisation du vivant a donné lieu à une littérature importante bien que minoritaire. Mais sans doute doit-on au philosophe et historien des sciences Lewis Mumford l'anticipation la plus clairvoyante et approfondie d'un désastre généralisé dont nul ne s'avise plus aujourd'hui de nier la possibilité, même si son imputation au système capitaliste suscite nombre de réticences. Ce n'est assurément pas le cas pour Mumford. Rédigée au début des années 1930, cette fresque magistrale aux formulations savoureuses fait ressortir avec une puissance inégalée le lien entre développement du machinisme, essor du capitalisme et déshumanisation des sociétés, le tout remis en perspective depuis l'aube de l'humanité. L'ouverture d'esprit de l'auteur et son immense érudition lui ont permis d'aborder toutes les phases de cette évolution (« éotechnique », « paléotechnique », « néotechnique »). La dernière pourrait englober l'ère numérique, dont l'avènement est célébré par des prophètes intéressés ou inconscients.

JEAN-PIERRE GARNIER

CONGO

De Léopold II à Joseph Kabila

AU MOMENT où s'expriment sans fard des velléités de réhabiliter la colonisation, *L'Afrique belge aux XIXe et XXe siècles* (1), publiée en 2014, fait le point sur les recherches récentes des historiens. Il s'agit de déconstruire les clichés et les légendes qui continuent d'obscurcir l'intelligence du passé de la République démocratique du Congo (RDC). Les auteurs de cet ouvrage collectif réévaluent en particulier la portée des savoirs produits par les acteurs de la colonisation belge : administrateurs, géographes, sociétés scientifiques et aussi bien interprètes et porteurs congolais. L'un des intérêts majeurs de cette lecture méticuleuse des événements est de décortiquer les contradictions engendrées par la rencontre brutale entre les apports coloniaux et l'organisation socio-économique locale préexistante. La violence de ce qui s'appela l'État indépendant du Congo (1885-1908) – territoire sur lequel le roi Léopold II exerça une souveraineté de fait, prélude à ce qui sera le Congo belge (1908-1960) – fait l'objet d'une étude remarquable. Tel Janus, il présentait deux faces : l'État colonisateur et « civilisateur », paré de bonnes intentions, et l'État capitaliste, exploiteur des richesses, indifférent aux horreurs subies par les Congolais.

L'éclairage historique donne sens à l'apparente irrationalité des drames que traverse la RDC depuis plusieurs décennies. En effet, l'incompréhension provient en partie de l'énorme hiatus entre les catastrophes qui s'enchaînent depuis 1990 et l'extrême pauvreté des outils conceptuels utilisés pour en appréhender correctement les origines et les contradictions. On tirera donc profit de la lecture du numéro spécial des *Cahiers africains* intitulé « Conjonctures congolaises 2015 » (2), dont le sous-titre « Entre incertitudes politiques et transformation économique » souligne les enjeux d'une période particulièrement tendue alors que la colère contre le pouvoir de M. Joseph Kabila s'étend dans le pays. *« Une année électorale en perdition »,* selon l'expression des politistes Paule Bouvier et Jean Omasombo Tshonda pour qualifier 2015, marquée par le report contesté de la présidentielle ainsi que par la violence politique et sociale : les autorités se montrent incapables de pacifier le territoire et la *« compétition électorale »*. Analysant minutieusement l'organisation de l'État, le sociologue Gauthier de Villers décrit la répression politique, les violations des droits humains, l'appropriation de la décentralisation en cours à des fins politiciennes.

Héritage colonial récupéré par Joseph Mobutu (1930-1997) et recyclé par M. Kabila, cette violence annihile la portée de certains projets économiques conçus sans vision globale d'un pays aux immenses ressources minières et sans prise en compte du point de vue des partenaires locaux. C'est dans ce contexte que le Musée royal de l'Afrique centrale à Tervuren (Belgique) continue à publier une série de monographies consacrées aux provinces de la RDC (3). Les deux plus récentes présentent la décentralisation de l'État à partir des exemples des provinces de l'Équateur et de Mongala. Mal conçue et confisquée à des desseins politiques par le gouvernement, la réforme entamée en 2006 n'a fait que régionaliser le patrimonialisme et la prédation des ressources économiques. Comme les précédents, ces deux ouvrages collectifs retracent l'histoire de chacune des provinces : leur démographie, les ressources naturelles, les soubresauts politiques et les changements administratifs.

ANICET MOBE.

(1) Patricia Van Schuylenbergh, Catherine Lanneau et Pierre-Luc Plasman (sous la dir. de), *L'Afrique belge aux XIXe et XXe siècles. Nouvelles recherches et perspectives en histoire coloniale,* Peter Lang, Bruxelles, 2014, 281 pages, 43,90 euros.

(2) Stefaan Marysse et Jean Omasombo Tshonda (sous la dir. de), « Conjonctures congolaises 2015 », *Cahiers africains,* n° 87, L'Harmattan, Paris, 2016, 342 pages, 35 euros.

(3) *Équateur. Au cœur de la cuvette congolaise* (2016, 496 pages, 29 euros) et *Mongala. Jonction des territoires et bastion d'une identité supra-ethnique* (372 pages, 2015, 29 euros), Musée royal de l'Afrique centrale, coll. « Monographies des provinces de la République démocratique du Congo », Tervuren. Disponibles gratuitement en ligne sur www.africamuseum.be

BANDE DESSINÉE

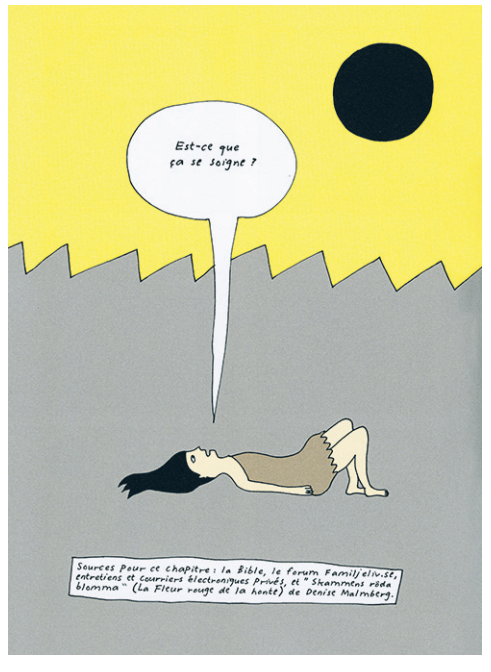
Une Ève féministe

EN 1972, la sonde spatiale Pioneer 10 emportait à son bord des informations à l'intention d'éventuelles créatures extraterrestres. Sur une plaque en aluminium figurait un dessin des habitants de la Planète bleue. L'anatomie masculine était fidèlement reproduite ; mais l'entrejambe de la femme ne présentait qu'un renflement lisse, comme sur une poupée. La dessinatrice suédoise Liv Strömquist imagine les réactions que la National Aeronautics and Space Administration (NASA) craignait de provoquer chez des créatures à quatre bras ou deux pinces si elle leur envoyait un dessin réaliste : *« Beurk ! On va pas répondre à ça ! Si un jour ils nous le demandent, on dira qu'on l'a jamais reçu ! »* (1).

Son précédent album, *Les Sentiments du prince Charles* (2012), dissection jubilatoire de l'institution du couple hétérosexuel, renvoyait dans les cordes deux siècles de courrier du cœur et d'articles de magazines féminins. Consacré à la représentation de la différence des sexes et du corps des femmes à travers l'histoire, *L'Origine du monde* remplacerait avantageusement bien des manuels d'éducation sexuelle.

Lors d'une soirée, un confrère de Strömquist lui avait déclaré ne pas aimer les dessinatrices parce qu'elles *« ne parlaient que des règles* (2) *»*. Il n'en fallait pas plus pour lui donner des idées. Avec sa splendide réinterprétation de *La Belle au bois dormant,* son chapitre sur le sujet réussit à susciter une émotion inattendue.

MONA CHOLLET.

(1) Liv Strömquist, *L'Origine du monde,* Rackham, Paris, 2016, 144 pages, 20 euros.

(2) Entretien à *Libération,* Paris, 29 mai 2016.